

n'auraient pu s'aventurer sans péril. Un étroit couloir y donnait accès. Des rochers escarpés se dressaient de tous côtés, sauf d'un seul où dormait une flaque d'eau dans laquelle vivait tout un monde de hideux reptiles.

Un tronc d'arbre à l'écorce rugueuse prête à tomber de vétusté se reflétait dans la mare. Pedro, le fils cadet d'Anita, y attacha son prisonnier et, après avoir écarté ses compagnons, lui parla ainsi :

— Tu sais que tu vas mourir ; le sang de mon frère réclame vengeance ; mais ne crois pas que ta vie nous suillise, bien d'autres y passeront après toi.

Le prisonnier ne pouvait répondre ; un mouchoir appliqué sur ses lèvres lui tenait lieu de bâillon. Pedro ne se pressait pas, il était sûr que sa victime ne pourrait lui échapper.

Il y avait tout auprès une cabane ; il y entra.

— Père, dit-il faut que vous soyez de la fête, venez voir comme je venge mon frère.

Il revint, suivi d'un vieillard aux traits farouches et se prépara à viser le comte en pleine poitrine. Mais il n'en eut pas le temps. Une femme se précipita les cheveux éparés, et couvrit le comte de son corps.

— Arrête, malheureux, c'est un crime que tu te prépares à commettre.

— Un crime, venger mon frère ?

— Le venger, non, mais rendre sa mort inévitable.

— Retirez-vous. Ce matin même vous m'encouragez.

— Ce matin j'étais folle, j'ignorais ce que je sais maintenant.

D'une voix haletante elle lui raconta son entrevue avec la comtesse. Il ne voulait pas la croire ; toujours farouche il ne pouvait renoncer à sa vengeance. Elle conservait son attitude, lui répétant qu'elle partagerait le sort du prisonnier. Elle parlait d'un accent si persuasif, qu'il finit pas se laisser toucher.

— Interroge-le lui-même, dit-elle.

Il consentit à lui enlever le bandeau.

— Ce que je viens d'entendre est-il vrai ? demanda-t-il.

QUELQUES TERMES DE CHASSE



Alfne, qui a saisi au vol quelques expressions de sport. — Maman me dit qu'elle a reçu une lettre de papa. Il a tué 103 perdrix : mais je ne sais pas si elles sont couples ou faisandées.

— Si vous ne croyez pas votre mère, comment me croirez-vous ?

Pedro examina la figure du comte, elle exprimait la loyauté, la bonté. Il resta quelque temps pensif. Enfin, silencieusement, il détacha les liens du prisonnier.

— Vous êtes libre, monsieur le comte, dit-il. Vous pouvez nous perdre en révélant notre retraite, je ne vous demande pas le silence.

— Vous avez raison. Si l'honneur ne me faisait pas un devoir de... ne pas vous trahir, quelle garantie pourriez-vous trouver dans mes serments.

Quelques instants après le prisonnier s'éloignait ; il avait hâte d'aller rassurer la comtesse.

Cet événement eut d'heureuses conséquences. Pedro et les siens donnèrent un exemple qui fut bientôt suivi. Les fusils furent replacés au râtelier ; ce coin de l'Espagne ne tarda pas à retrouver la paix et la sécurité qui en étaient depuis longtemps exilées.

LOUIS COLLAS.

LES POMPIERS JAPONAIS

Une des choses qui étonnent le plus les étrangers, au Japon, c'est la fréquence des incendies.

Pendant l'hiver, il n'est pas rare qu'il y ait quarante à cinquante incendies, chaque nuit, à Yeddo, car les maisons japonaises brûlent comme des feuilles de papier imbibées d'huile.

Dès qu'un incendie s'est déclaré, le commissaire fait sonner une grosse cloche placée au sommet d'une tour très élevée. Cette cloche doit sonner jusqu'à ce que le feu soit éteint. A ce signal les pompiers (qui travaillent ordinairement avec les charpentiers à la construction des maisons), revêtent au préalable leur costume de circonstance tandis que leurs femmes leur servent à manger.

Ils mettent des chaussures de paille qu'on nomme waradji (sandales), et se munissent d'un tobigutei (petit bâton dont le bout inférieur est garni de fer, d'une longueur d'environ six pieds, qui sert à faire tomber les papiers des maisons).

Avant de se rendre sur le théâtre de l'incendie, leurs femmes leur servent une tasse d'eau et leur remettent un petit billet sur lequel est inscrite une formule religieuse qui doit leur donner du courage et les préserver de tout accident. Au moment du départ, chaque pompier reçoit de sa femme un petit briquet, à titre de porte-bonheur et comme symbole de purification.

Les pompiers se réunissent habituellement au coin d'une grande rue. Le commandant, vêtu d'un uniforme somptueux, orné de l'image d'un héros ou de dessins symboliques, donne l'ordre de préparer la pompe et la grande échelle en bambou vert qui est confiée à l'homme le plus fort de la compagnie.

Le lieutenant des pompiers porte un matoï (sorte d'étendard enroulé au bout d'une perche en bois très dur et composé de morceaux de papier collés les uns aux autres). Cet étendard a pour objet de rallier les pompiers. On le plante sur le lieu de l'incendie quand le feu est éteint, mais auparavant, le lieutenant des pompiers l'agite à droite et à gauche en poussant un grand cri ya...i-ya...!

La troupe des pompiers se compose d'environ 200 hommes qui se précipitent au galop vers le lieu du sinistre, en poussant des cris répétés bientôt par toute la ville. Quand les pom-

QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



— Si je ne me retenais pas, c'est moi que je frotterais !
— Allons donc ! Frottes donc quelqu'un de ton espèce.
— Comment cela ? par exemple.
— Une allumette.

piers se rencontrent en route, ils se saluent mutuellement en agitant la matoï. Dès qu'ils sont arrivés sur le lieu de l'incendie, le chef des pompiers fait monter la moitié de ses hommes sur les toits de la maison, et leur ordonne de démolir les tuiles de la toiture. Les pompiers descendent ensuite et jettent bas le reste de la maison. Très braves, ils poussent quelquefois la témérité jusqu'à se laisser environner par les flammes.

Un proverbe dit : les samourai (guerriers) doivent mourir sur les champs de bataille, les pompiers dans le feu, les gens timides sur la natte blanche de la maison.

Malgré le zèle des pompiers, les incendies font toujours de grands ravages au Japon, car les maisons sont toutes construites en bois. Si des pompiers viennent à éteindre un incendie qui s'est déclaré dans un autre quartier que le leur, c'est une grande honte pour les collègues de ce quartier. Il en résulte souvent des rixes sanglantes, et il n'est pas rare de voir les pompiers aux prises tomber au milieu des flammes. L'autorité du commissaire de police est souvent impuissante à prévenir leur fureur.

De violentes discussions s'élèvent fréquemment entre les pompiers qui se disputent l'honneur d'avoir éteint le feu : la police a toutes les peines du monde à mettre un terme à ces querelles.

Les incendies sont ordinairement suivis de graves accidents. Beaucoup de personnes sont blessées par les tuiles qui tombent de la toiture ou par les colonnes qui s'écroulent. Dès qu'un incendie éclate dans une maison, c'est un sauve-qui-peut général : femmes, enfants, vieillards sont entraînés par les jeunes gens. On enlève hâtivement les meubles, les bijoux. Pour beaucoup l'incendie de leur maison est une ruine complète, car on n'a guère l'habitude au Japon de déposer dans les maisons de banque les valeurs qu'on possède.

L'argent, les bijoux sont toujours enfermés dans des meubles *ad hoc*, de telle sorte qu'au lendemain d'un incendie, l'homme le plus riche devient souvent le plus pauvre.

Il va de soi que les incendies sont autant d'occasions de pillage pour les malfaiteurs.

Autrefois, le daimio confiait à un grand nombre de ses serviteurs le soin de veiller sur la ville : ces derniers portaient une coiffure spéciale et circulaient autour des maisons incendiées, armés de sabre pour écarter les voleurs.

Quelques-uns d'entre eux étaient munis de paniers contenant des provisions pour secourir ceux qui avaient faim.

Quand un quartier a été brûlé, le daimio fait rapidement construire une maison pour les malheureux restés sans asile.

Jaloux de montrer leurs forces, les pompiers d'autrefois étaient, en somme, des êtres assez grossiers : le grand artiste Hiroshighé était cependant pompier.

Aujourd'hui, les combats entre pompiers sont plus rares que jadis. La civilisation continue d'ailleurs son œuvre au Japon. Le préfet d'Yeddo oblige les habitants des boulevards à construire leurs maisons en pierre, et le corps des pompiers de la ville dispose d'une pompe à vapeur !

MOTOYOS SAIZAU.

Ripans Tabules banish pain.